

LE POILU

Administrateur Général :
Capitaine NAËGUELÉ

Directeur Artistique :
GUY D'ABZAC

Rédacteur-Gérant :
A. BESSARD

du 37

Journal des Tranchées

ORGANE DU 37^e DE LIGNE

ZURICH ∞ POLOTSCK ∞ ALGER ∞ SOLFÉRINO

20^e CORPS

11^e DIVISION

N° 11

Abonnement. — Un an : 5 francs.
TOUTES COMMUNICATIONS ET MANUSCRITS DOIVENT ÊTRE ADRESSÉS :
LE POILU DU 37
37^e de Ligne — SECTEUR POSTAL : 126

Le Numéro :

10^c.

NOS MORTS

Tels les épis triomphants et lourds d'espérance d'une future moisson, toute la jeunesse de France s'est dressée!

Et la rafale, dévastant et fauchant tout sur son passage, a couché les plus beaux de nos frères, et ils dorment maintenant calmes et consolés sous les tumulus des champs de bataille.

Et la rafale en passant déchirante a meurtri et ensanglanté le sol de la Patrie, et, au hasard, comme une faune étrange, des croix de bois ont poussé.

Et derrière les volets clos, dans l'humble maison et dans le palais où se devinent des présences désolées, les vivants qui restent ont crié de douleur.

Il est mort, l'enfant, l'unique espoir de la maisonnée, le petit, celui dont les livres de classe sont encore sur la table de sa chambre.

Il est mort, lui, le père, l'homme de la maison, celui qui donnait du pain à toute sa petite famille et faisait, après le labeur, dormir sa femme sur sa poitrine aux effluves de sa saine virilité.

Il est mort aussi, le prince charmant, le fiancé, le jeune sous-lieutenant que la guerre fit partir rayonnant d'enthousiasme avec une fleur et un ruban sur son cœur.

Il est mort, le vieux territorial... un obus l'a surpris loin des lignes, alors qu'il pavait une route.... Il est mort au travail, au devoir!

Mon Dieu, mon Dieu, ils sont aussi morts ceux qui furent nos camarades, nos amis, nos frères de misère. Mais n'est-il point vrai qu'ils chantaient une heure avant de tomber?

Si, si, ils chantaient la joie de vivre, l'espérance de revenir, l'allégresse d'avoir des oreilles et des yeux.

Car la vie est belle, le soleil est chaud, les arbres sont reposants à regarder; les hommes sont, en dépit de tout, industriels et prévenants pour qui sait les comprendre.

La vie est une ensorceleuse, une gitane qui

tourne autour de vous l'œil plein de promesses et sa corbeille remplie de merveilleux présents.

La vie est belle... cette route bordée d'arbres, et cette guinguette, et cette fille aux bras nus, et cette table avec une nappe blanche et une carafe de vin frais.... Comme c'est beau!... Comme c'est beau, la vie!

La providence, ainsi qu'une mère, nous offre la joie d'être et de vivre, elle nous gâte, nous caresse.

Et j'entends encore chanter autour de moi, et ceux qui chantent vont peut-être mourir bientôt!

Que le Kaiser responsable le sache : nous nous ferons tous tuer plutôt que de voir sa griffe immonde s'abattre sur nous; mais qu'il réfléchisse.

Tous ceux qui sont morts sont dans le giron du Dieu des armées qui récompense et qui punit!

Et pour avoir arraché trop tôt à la vie cette ardente génération, IL SERA CHÂTIÉ!

Que ceux qui restent honorent doublement les morts de la guerre, qu'ils apprennent à leurs enfants à les honorer, car ils formeront à travers les temps un monument sanglant, éblouissant de gloire, devant lequel, décourverts et pâles, les générations futures songeront.

GUY D'ABZAC.

Toussaint 1916.

BERGEUSE DE GUERRE

I

Comme un manteau, la nuit enveloppe la ville,
Près du dernier tison de l'âtre agonisant
Une femme est assise, au regard immobile,
Serrant contre son cœur la lettre de l'Absent.

Il faut dormir!

Fermez vos yeux, dormez, ô petite Française,
Songez à lui, mais ayez foi dans l'avenir.

Il reviendra victorieux de la fournaise.

Dormez, des Rêves d'or vous regardent dormir.

II

Mais elle s'est levée... un cri s'est fait entendre...
Sa fillette s'agite en son petit lit blanc.
Elle s'approche, la rassure et sa voix tendre
Murmure une chanson très douce, en la berçant.

Il faut dormir!

Fermez vos yeux, dormez, ô petite Française,
Car, si vous dormez bien, Papa va revenir.
Il sera là demain.... Que mon chant vous apaise.
Dormez, des Anges bleus vous regardent dormir!

III

Maintenant, toutes deux dorment dans le silence;
Et moi, qui vais priant sur le champ dévasté,
Je regarde les Morts sous la Lune.... Je pense :
L'âme d'une maman passe en moi.... J'ai chanté.

Il faut dormir!

Fermez vos yeux, dormez, fleur de gloire Française,
Nous vous conserverons un pieux souvenir.
Vous avez dépassé ceux de Quatre-vingt-treize!
Dormez, le monde entier vous regarde dormir!

PIERRE CHAPELLE.

(Du Canard Poilu).

LA PETITE FILLE

Assise sur un pouf, devant son piano, la petite fille réfléchissait.

Elle avait un papa, mais qui n'était pas au front et c'était pour elle un chagrin.

Tous les papas de ses petites amies écrivaient de belles choses sur la guerre et ses petites amies étaient fières de faire lire à Madame la Directrice du cours les lettres qu'elles recevaient.

Josette pensait : « Si je pouvais seulement en avoir une comme les leur, je serais heureuse, mais je n'en aurai jamais parce que papa n'est plus Français ».

Dans sa naïve conception des races, elle croyait qu'il suffit de quitter le sol de la Patrie pour changer de nationalité... Or, son père étant en Amérique, elle le supposait Américain.

— S'il était encore Français il se battrait, se disait-elle avec cette logique enfantine qui dé-

concerte les plus habiles et remet au point choses et gens.

Sa mère ne parlait jamais de son père et cela aussi l'affligeait.

Depuis trois ans, le ménage Dayens vivait séparé. Le mari, très jeune, léger, joueur, avait dû quitter la maison où il menaçait d'apporter ruine.

On le savait en Amérique où il cherchait à refaire sa fortune et, trois fois par an, il écrivait à sa fille aux dates consacrées du jour de l'an, de sa fête et de sa naissance.

L'enfant était trop jeune pour juger son père; la mère avait trop de loyauté pour le diminuer dans le cœur de sa fille, trop de dignité pour se plaindre et Josette gardait un culte secret pour ce joli papa qui la prenait autrefois sur ses genoux, quand il n'avait pas mieux à faire, et la comblait de friandises.

La fillette avait de lui une photographie égarée par sa mère et qu'elle cachait.

Elle l'embrassait le soir, après sa prière, en lui promettant d'être bien sage.

Quand la guerre éclata, Josette pensa que son papa allait revenir pour tuer ces vilains Boches qui coupent les mains des petites filles.

Elle l'attendit avec une impatience qu'elle avait peine à dissimuler, puis elle se découragea, réfléchit, tira des conclusions de son absence et, finalement, devint nerveuse, fiévreuse et d'humeur inégale.

Le médecin consulté ordonna le changement d'air, ordonnance peu compromettante.

Sa mère voulut la conduire à la campagne, mais Josette résista, prétextant ses cours.

En réalité, elle se cramponnait à l'espoir de voir revenir son père et elle voulait rester à Paris au cas où il arriverait à l'improviste.

Un soir qu'on l'avait couchée sans sommeil, elle entendit une conversation qui la bouleversa toute.

M^{me} Dayens confiait à une parente que son mari, déprimé par sa vie actuelle et le chagrin que lui causait son éloignement de France, et peut-être de la famille, avait été rayé du service armé et versé dans l'auxiliaire par les docteurs chargés d'examiner les Français mobilisés à l'étranger. Or, le ministre de la guerre, encombré d'auxiliaires, les laissait libres de rentrer à leurs frais ou de rester loin de la Patrie et le père de Josette ne pouvait revenir en France n'ayant pas la somme nécessaire.

Pendant trois jours la petite fille eut la fièvre. Sa mère, inquiète, tâta son pouls, interrogeait ses yeux et lisait une inquiétude au fond de ses prunelles claires.

Le soir du troisième jour, comme Simone Dayens venait de s'asseoir auprès du petit lit noyé d'ombre, Josette lui prit la main et l'embrassa plusieurs fois avec nervosité.

— Enfin, qu'as-tu, interrogea la mère, où souffres-tu?

La petite appuya la main sur sa poitrine.

— Là, fit-elle, ça m'étouffe.

Puis elle demanda, très vite, comme pour se donner le courage d'aller au bout de sa pensée :

— Maman, est-ce vrai que j'ai hérité?

M^{me} Dayens fut suffoquée.

— Pourquoi demandes-tu cela, grand Dieu!

— Répondez-moi, je vous le dirai après.

— Oui, tu as hérité d'une petite somme que ta marraine t'a laissée en mourant.... Mais qui t'a parlé de ça?

— Tante Jeanne l'a dit à Mimi.

— Et Mimi te l'a répété?

— Oui maman... alors, je voudrais vous demander quelque chose.... Est-ce que cet argent est bien à moi? à moi toute seule.... Est-ce que je peux le dépenser?

— Assurément, il est à toi, mais tu n'y toucheras que lorsque tu seras grande.... Les petites filles n'ont pas besoin d'argent.

Josette cacha sa tête dans les coussins; ses cheveux crépelés lui faisaient un voile.

— Moi, maman, j'en ai besoin tout de suite.

— C'est trop fort, par exemple, qui t'a mis ces idées en tête?

— Personne... c'est moi toute seule; ou plutôt c'est vous, maman.... Vous avez dit l'autre jour à tante Jeanne que papa ne peut pas revenir en France faute d'argent.... Je veux lui en envoyer.... Je veux avoir un papa à la guerre comme les autres petites filles; je veux qu'on lui donne mon argent pour venir, sinon, je sens que je mourrai tout à fait.

Elle sanglotait dans les bras maternels, les cheveux collés à ses joues brûlantes, tout son petit corps secoué de frissons.

— Calme-toi, dit la mère frémissante, ton père reviendra, puisque tu le veux.

Trois mois plus tard, dans les citations à l'ordre du jour, Josette découpait les lignes qui vont suivre, lues et relues cent fois depuis la veille et qu'elle voulait placer dans un album d'héroïsme acheté le matin même :

Citation à l'ordre du jour des Armées :

» **BARON DAYENS, sous-lieutenant au 650^e de ligne.** Belle conduite devant l'ennemi.

» Revenu d'Amérique pour s'engager, a vaillamment conduit sa section à l'assaut de la..... Bien que blessé grièvement, a refusé de se laisser évacuer avant d'avoir fait consolider la position conquise. A donné ainsi un bel exemple de courage et de ténacité ».



Le docteur s'est arrêté devant une couchette; le blessé a ouvert les yeux et Josette reconnaît son père.

La petite fille baise sa main moite, son front luisant de fièvre, sa moustache presque blanche et, toute frémissante d'émotion :

— Papa, oh! papa, fait-elle sans discontinuer.

Simone n'a rien dit. Droite en face du lit, elle attend un signe, un mot....

Elle ne sait pas ce qu'elle veut faire.... Ce qu'elle *doit* faire.

Après avoir collé dans l'album ce titre de gloire, Josette baisa pieusement le nom de son père, puis elle courut à sa mère, vêtue en infirmière et qui lisait une lettre près de la fenêtre :

— C'est *lui* qui vous écrit ou le médecin?

— C'est le médecin. Lui est encore trop faible.... Il t'embrasse tout de même et il ne pense qu'à toi... c'est le Docteur qui le dit.

— A vous aussi, maman, affirme Josette en baissant les yeux.

La mère ne répond pas. Ses cils sont humides; il y a des larmes sous ses lourdes paupières.

— Si nous allions le voir? insinue Josette.

— Je ne peux pas quitter l'ambulance.

La petite fille a mis les bras autour du cou maternel.

— Alors vous qui soignez si bien tous les blessés vous ne le soignerez pas, lui qui est mon papa!

Encore une fois la logique enfantine triomphe, M^{me} Dayens a consenti. Elle conduira Josette à son père, mais à une condition : c'est de ne revoir son mari que sous son costume d'infirmière; sœur de charité, elle va vers lui; l'épouse reste en dehors de cette démarche.

A l'ambulance, le médecin guide la jeune femme et sa fillette dans les salles, le long des lits où des héros souffrent en silence. La main de l'enfant tremble dans la sienne; celle de la mère est rigide comme une main de morte.

— Le voici.

C'est l'enfant qui décide :

— Maman, dit-elle dans un élan, embrassez-le!

Une faible coloration monte aux tempes du blessé, un triste sourire tire sa lèvre.

— Ne la force pas, prononce-t-il faiblement.

Mais déjà Simone s'est penchée, ses lèvres fraîches effleurent le front du malade, se posent sur les paupières closes.

— Vous guérirez, dit-elle simplement; votre fille l'exige et moi je vous le demande....

Marquise de MAYAC.



AUX MORTS

Sans sépulcre orgueilleux, — sans pompe funéraire,
Dans le champ où jadis fermentaient les semis,
Côte à côte en la mort, amis et ennemis, —
Les meurtris de vingt ans aux yeux pleins de lumière
Sous la terre apaisante, à jamais endormis,
Gardent encore un peu d'aurore en leurs paupières.

Car, ce coin de talus, abritant leur sommeil,
N'est plus l'habituel décor mélancolique;
Ceux qui reposent là portaient le front vermeil;
La vie était, pour eux, splendide et féérique;
Vers l'avenir, nimbé d'azur et de soleil,
Ils allaient, bras tendus d'un élan magnifique!

Un soir, troublant leur rêve, un glas dans la campagne
Fit tressaillir leur cœur à ses tristes accents;
Les hommes bruns et forts, les blonds adolescents,
Calmes, baisant au front la mère ou la compagne,
S'unirent, pour briser de leurs muscles puissants
Le formidable assaut des hordes d'Allemagne.

Et beaucoup sont tombés. Leur sang rougit encor
Cette terre adorable en sa grâce latine,
La terre, pitoyable à qui reste leur corps
Et qui se fait pour eux maternelle et câline,
Les berçant quand du soir s'exhalent les accords
Du vent qui vient frôler la harpe des collines.

C'est l'instant des parfums, des frissons, des rumeurs,
L'heure exquise et bleutée où s'animent les choses.
Sous les tertres de glaise, où les formes encloses
Paraissent s'allonger en l'ultime torpeur,
S'accomplit un miracle étrange et grandiose :
Dans tous ces corps raidis vont rebatte les cœurs.

O mères! c'est alors que tout contre votre âme
L'Absent vient se blottir et vous parler tout bas,
Et c'est votre caresse, ô femmes, qu'il réclame,
Quand il glisse furtif en l'ombre de vos pas.
Non! ne maudissez pas le trop glorieux drame
Qui ne fut pas, pour eux, l'implacable trépas;

Chaque fois que le soir entre dans la maison,
Ne vous affligez plus si l'ombre se fait noire,
Songez à l'héroïque et sublime offertoire
De ceux qui loin de vous dorment sous le gazon,
Impatients d'apprendre, enfin, que la victoire
Empourpre de ses feux leur natal horizon!

GEORGES BATEAU.

Courrier des Mairaines

Une mairaine écrit :

...Je suis heureuse que vous m'avez envoyé la carte
de votre... non, de *notre* drapeau; mon souvenir
vous suit bien loin dans la poussière des routes et la
fumée des obus, et je suis en pensée bien souvent
auprès de vous...

SUZANNE.

CAFARD

La pluie tombe incessante. Quelques trop rares
rayons de soleil semblent encore vouloir traverser les
nuages bas et sombres qui rasant, dans leur course
folle, la cime des arbres dénudés; mais, à peine
arrivés, ils disparaissent, se fondent, se meurent,
comme englutis, absorbés dans l'uniformité grise
des choses. De puissantes rafales tordent les branches,
font craquer les troncs et englobent dans leur mugis-
sement rauque la plainte sourde des êtres.

L'impression d'impuissance contre les forces aveu-
gles devient navrante. Un corbeau aux ailes déchi-
quetées silhouette son noir profil sur la noire décou-
pure d'un nuage qui semble vouloir menacer le sol
de s'y poser à tout jamais. Les ailes bizarrement
découpées, comme par le caprice d'un enfant taillant
à brusques coups de ciseaux, battent, battent désespé-
rément, cherchant en vain un point d'appui sur l'air
qui se dérobe, essayant de vaincre la tempête, de lutter
contre les puissances sourdes et impalpables de la
nature déchainée. Emporté brusquement, mécham-
ment, d'un seul coup, loin en arrière, il revient,
s'obstine, lutte et se fait balayer à nouveau. Arrive-
ra-t-il?...

Les grincements, les plaintes, les râles des herbes,
des plantes, des branches, des arbres ajoutent à cette
horrible impression de l'œil la souffrance de l'oreille.
Tout semble souffrir, gémir puis mourir. De grandes
branches nues et noires projettent sur le ciel leur
aspect d'ossements réunis au hasard en une improvi-
sation macabre, — et elles se battent, s'entrechoquent,
s'emmêlent sans arrêt avec un bruit d'infenales
castagnettes, de claquements de mâchoires déchar-
nées, de crissements énervants d'un rire satanique et
moqueur.

Les vagues elles-mêmes se mettent à l'unisson
dans cette symphonie en gris. Leur écume n'a plus
la matité blanche qui égayait sous le soleil d'été la
surface des flots bleus et l'ondulation immobile des
galets. La nature tout entière semble célébrer la
sinistre fête de la méchanceté, de la souffrance et de
la mort.

Prends garde à toi, Boche! Cette impression atroce,
tu l'auras. Prends garde que tes yeux ne conservent
à jamais l'horrible vision, cauchemar de la défaite,
que te procurera l'assaut d'une force réfléchie mais
violente, d'une mer de soldats de France en gris
horizon qui submergera tes défenses, annihilera ton
matériel et reprendra, victorieuse, la terre que tu as
souillée de ta présence, mais que purifiera l'ombre
sacrée du drapeau aux trois couleurs.

BÉDELÉ.

Le danseur inconnu

Pour ne pas perdre sa voix prenante, pour con-
server la souplesse de son jarret, Pierre Margueritte,
sergent infirmier dans un hôpital d'Orléans, organise
des petites soirées récréatives devant nos poilus
enthousiasmés.

Le plus amateur des artistes, le plus artiste des
amateurs, se croit alors revenu aux beaux soirs
d'antan.

A l'une des dernières représentations, il chanta le
grand air de Paillasse.

Un brave colonel, ignorant des célébrités pari-
siennes, dit au chanteur, quand le morceau fut ter-
miné :

— Pas mal, sergent, vous avez du style, vous
chantiez dans le civil?

— Je chantais, mon colonel.

— Vous chantiez, j'en suis fort aise; eh bien!
dansez maintenant.

Et devant le colonel, qui ne s'attendait pas à être
pris au mot, le Nijinski des salons exécuta une taren-
telle échevelée.

HENRY ROSSI.

Dans le Métro!



— Madame, voulez-vous me permettre de vous
offrir ma place?

— Je ne vous demande rien, Monsieur!...

— Oh! quant à ça, moi non plus, Madame!

6.

EN PREMIÈRE LIGNE ou GRIBOUILLE AUX TRANCHÉES

(Suite).

SCÈNE XI

CRAPOUILLOT. — (Seul.) Ah! voyons voir à voir;
j'ai déjà trouvé le temps de bavarder, faudrait pour-
tant que je me renseigne, de quoi qui gnia sur l'em-
ploi du temps d'aujourd'hui. (Il sort une feuille de
papier.) Primo : Nettoyage des boyaux, ça c'est fait,
c'est fait? c'est-à-dire que j'ai voulu le faire faire;
seulement, j'ai trouvé personne; enfin, ça fait rien,
c'est pareil. — Ensuite? Deuxio : Graissage des
pieds, ah! en v'là encore une histoire, ça va encore
pas être la pose, pour leur faire décoller les ripa-
tons de leurs grolles; au fait, j'ai pas de graisse à
leur donner; ah! mais voyons, j'ai envoyé cet idiot
d'Gribouille la chercher au fourrier, il y met le
temps, j'parie qu'il est encore perdu dans les
boyaux.

SCÈNE XII

CRAPOUILLOT ET GRIBOUILLE

GRIBOUILLE. — (Entrant par la gauche.) Capo-
ral!...

CRAPOUILLOT. — Fous-moi la paix! tu y as mis
l' temps; où est la graisse?

GRIBOUILLE. — Y en a pas!

CRAPOUILLOT. — Y en a pas, comment que ça se fait?

GRIBOUILLE. — C'est le tampon du Lieutenant qui
l'a barbotée pour se faire des bougies.

CRAPOUILLOT. — Ça, ça m'aurait épaté; après tout
j' m'en fous, ça m'évitera de gueuler, et pis y s'en
porteront pas plus mal!

GRIBOUILLE. — Ous qu' y sont les bidons, caporal?
(Cherchant dans le gourbi.).....!!

CRAPOUILLOT. — Les bidons pour quoi faire? il est
pas l'heure d'aller à l'eau! la corvée n'est pas prête!

GRIBOUILLE. — Non, seulement, comme je reve-
nais de chez l' fourrier, y avait un poilu, dans le
boyau, qui gueulait comme un perdu : « A l'eau! à
l'eau! »

CRAPOUILLOT. — Quique c'est celui-là, tu l'connais?

GRIBOUILLE. — Non, il était debout devant le pa-
rapet; il criait ça dans une petite boîte; il avait
même une espèce de tampon pour les gaz, seulement
il l'avait mis sur ses oreilles.

CRAPOUILLOT. — Bougre d'enflé, c'est un télépho-
niste qui vérifie la ligne.

GRIBOUILLE. — Ah!

CRAPOUILLOT. — Bien sûr, essence d'idiot; si ja-
mais t'as une idée lumineuse toi, mon salaud; et pis,
viens pas me barber avec tes salades, je suis déjà
assez emboucané avec cette histoire de barbotage de
la graisse.

GRIBOUILLE. — Oh! ben, les Boches y s'ront en-
core bien plus embarrassés que vous!

CRAPOUILLOT. — A cause?

GRIBOUILLE. — A cause de la graisse!

CRAPOUILLOT. — Pourquoi?

GRIBOUILLE. — Ben, parce que y pourront pas
envahir la Grèce, puisque c'est l' tampon du Lieute-
nant qui l'a barbotée.

CRAPOUILLOT. — (Furieux.) Assez! assez! assez!
t'as compris. Malheur de malheur, le nouvel adju-
dant va passer la revue de pieds; pas de graisse, et
si jamais y a des pieds gelés, c'est encore moi qui
trinquera!

GRIBOUILLE. — Mois j' serais que d' vous, capo-
ral, je m'en ferais pas, puisque l' major il a dit qu'il
avait qu'à prendre ses pieds et pis leurs-z-y faire
faire d' la gymnastique suédoise.

CRAPOUILLOT. — (Une idée lumineuse.) Mais, bon-
soir! mais oui, j' n'y pensais plus. Gribouille, tu
m' sauves la vie. Ah! pour ça c'en est une qui ferait
la pige à une fusée éclairante.

GRIBOUILLE. — Oh! vous savez, caporal, quand
vous serez embarrassé pour vous tirer d'affaire, vous
n'aurez qu'à faire appel à ma mémoire.

CRAPOUILLOT. — En ce cas, tu vas me faire passer
aux poilus, que je vais faire l'appel de l'escouade, et
que nous allons commencer la valse de ripatons, allez!
bon assez!

(A suivre).

